

INTRODUCTION

Le miracle d'Herman Melville est le suivant : il y a cent ans, en deux romans, *Moby Dick* et *Pierre ou les Ambiguïtés*, et deux ou trois nouvelles, il a peint une image du monde dans lequel nous vivons qui reste, à ce jour encore, inégalée.

La folie totalitaire qui a parcouru le globe, sous la forme du nazisme puis du communisme soviétique ; les mouvements ouvriers de masse et les révoltes coloniales ; les intellectuels se noyant dans les rêves incestueux de la psychanalyse — tel est le monde dont la plupart des hommes s'efforcent de saisir le sens. Tel est celui que Melville met en ordre — non comme un ensemble d'industrie, de science, de politique, d'économie et de psychologie, mais comme un monde de personnalités, vivant comme vit la grande majorité des êtres humains, non selon leurs idées, mais suivant leurs émotions, cherchant à éviter la souffrance et la misère et luttant pour leur bonheur.

Au cours de mes conférences sur Melville à travers les États-Unis, j'ai découvert que, une fois le voile livresque arraché, ses personnages nous sont instantanément reconnaissables, par nous qui avons vécu lors de ces vingt dernières années, et les dix dernières plus particulièrement.

J'ai écrit tout ce que je voulais écrire. Néanmoins, le livre a été écrit de telle façon qu'un lecteur puisse le lire de bout en

bout et le comprendre sans avoir lu une seule page de Melville. Je crois que cela est dans l'esprit de ce qu'il avait à dire.

Une grande partie en a été écrite sur Ellis Island alors que j'étais détenu par le ministère de l'Immigration. L'île, comme le *Pequod* de Melville, est une miniature du monde, de ses nations et de toutes les couches de la société. Ce séjour, par son expérience et ses circonstances, a tellement approfondi ma compréhension de Melville, et si profondément influencé la forme qu'a pris le livre, qu'en faire un compte rendu m'a semblé être une conclusion aussi naturelle que nécessaire. On le trouvera au chapitre VII.

C.L.R. J., 28 novembre 1952

« Il y a quelque chose, dans la manière dont l'Amérique s'est peuplée, qui devrait éteindre à jamais, dans tout cœur noble, les préventions et les animosités nationales.

Formée des peuples de tous les pays, tous les peuples peuvent prétendre la dire leur. On ne saurait verser une goutte de sang américain sans répandre le sang du monde entier. Qu'il soit anglais, français, allemand, danois ou écossais, l'Européen qui raille un Américain dit à son propre *Raca!* et mérite le jugement. Nous ne sommes pas une petite tribu [...]. Non : notre sang est pareil au flot de l'Amazone, il est composé de mille courants nobles qui se rejoignent pour n'en plus faire qu'un seul. Nous ne sommes pas tant une nation qu'un monde [...]. »

Melville, in *Redburn*

« Ceux que les livres affectent pour leur mal ne sont pas à l'épreuve des événements. Les événements, non pas les livres, voilà ce qu'il faudrait interdire. »

Melville, in *Las Encantadas*

CHAPITRE I

LE CAPITAINE ET L'ÉQUIPAGE

Un soir, il y a plus de cent ans, un baleinier américain prend la mer, en route vers ses lieux de pêche, lorsque soudain son capitaine unijambiste, Achab, ordonne à Starbuck, son second, « d'appeler à un rassemblement général à l'arrière ». Il y déclare à l'équipage que le but réel du voyage est de chasser une Baleine blanche, renommée parmi les pêcheurs de baleine pour sa couleur particulière, sa taille et sa férocité. C'est la baleine, dit-il, qui a arraché sa jambe, et il la pourchassera « au-delà des flammes de l'enfer ». Sa passion et son habileté tactique rallient tout l'équipage à sa cause dans un même élan enthousiaste.

Selon Starbuck, le second, les hommes chassent la baleine pour gagner de l'argent et toute autre raison n'est que folie. Il proteste violemment : pour l'argent, je serais capable de tout faire, « capitaine Achab, et même affronter les mâchoires de la malemort si la chose doit se produire au cours de notre campagne de pêche ; mais je suis ici pour chasser des baleines, non pour exercer la vengeance de mon commandant. Combien de barriques d'huile tireras-tu de ta vengeance ? Elle ne te rapportera pas grand-chose sur le marché de Nantucket. »

Achab prononce alors des mots qui portent atteinte aux fondements mêmes de la civilisation américaine. Au diable les affaires et l'argent, voilà ce qu'il dit.

Le marché de Nantucket! Pouah! [...] Si l'argent doit être l'aune — et les comptables qui tiennent les comptes de l'univers ont calculé, en ceinturant la planète de guinées, qu'une pièce mesure trois quarts de pouce de diamètre —, alors laisse-moi te dire, mon brave, que ma vengeance produira de gros bénéfices ici!

Et il se frappe la poitrine.

La libre entreprise doit produire des biens à vendre ; en gagnant par le travail autant d'argent que possible, les hommes prospèrent et font de leur nation une grande nation ; c'est là le devoir de tout homme : tels étaient les fondements incontestés de la civilisation américaine en 1851 et tels en sont encore aujourd'hui les doctrines officielles. Mais voilà qu'un homme piétine ces principes sacrés, les raille, et leur oppose ses propres sentiments d'être humain.

Et le capitaine éprouve un mépris aussi profond envers les autres piliers de l'américanisme.

Un jour, l'huile fuit sur le navire et Achab, tout entier à sa poursuite de Moby Dick, refuse de s'arrêter pour réparer la fuite. Starbuck, comme à son habitude, proteste : « Que vont dire les armateurs, monsieur ? »

Pour Achab, les droits des armateurs peuvent bien aller à perte.

Qu'ils restent plantés sur la grève de Nantucket et couvrent de leurs cris les hurlements des typhons. Qu'importe à Achab ? Les armateurs... les armateurs ? Tu passes ton temps à me débiter des niaiseries sur ces grigous, comme si les propriétaires étaient ma conscience. Mais écoute ceci : seul possède vraiment quelque chose celui qui en a le commandement.

Il est évident que *Moby Dick*, quoi qu'il en soit, n'est pas une simple aventure. Ou ne l'est plus. Si le capitaine Achab

exprimait telles opinions aujourd'hui, il ne serait pas seulement renvoyé de son emploi par n'importe quel employeur du pays, mais il ferait aussi l'objet d'une rigoureuse enquête du F.B.I.

Qui est cet extraordinaire personnage ? Nous pouvons aujourd'hui, par notre expérience de ces vingt dernières années, reconstituer sa biographie et le comprendre beaucoup mieux que ceux pour qui le livre avait été écrit.

Ses ancêtres se comptent parmi les fondateurs des États-Unis. Il est né aux environs de 1790, en Nouvelle-Angleterre. Il a donc vécu une période de liberté en pleine expansion, à l'issue de la guerre d'Indépendance. L'Amérique était alors le pays le plus libre au monde, en termes d'opportunités surtout.

Enfant, Achab avait déjà choisi la pêche à la baleine pour métier. À dix-huit ans, il frappait sa première baleine. Nantucket, son lieu de naissance, était l'un des grands centres baleiniers de l'époque, et la chasse à la baleine était sur le point de devenir l'une des plus grandes industries aux États-Unis. Achab a connu cette pleine croissance du progrès matériel, du commerce et de la finance. Par son énergie, ses compétences et son dévouement au travail, il est devenu capitaine de son propre navire comme d'autres jeunes hommes doués et énergiques. En fait, il est un maître dans son exigeante profession.

Une fois capitaine, Achab s'est par la suite continuellement trouvé en révolte contre son travail, sa vie personnelle et son entourage. Ce n'est pas un homme de personnalité particulière, mais la vie a fait de lui ce qu'il est.

Sa façon de mener les repas fait partie des choses à dire de lui. Achab mange dans sa cabine avec ses officiers. Mais pour un homme aux commandes d'un navire, cela consiste davantage

qu'à un simple repas. Cela fait partie des moyens par lesquels le capitaine maintient la discipline sur ses hommes. Sur mer, le capitaine préside à la table comme un Tsar. Puis, le second, le premier lieutenant et le second lieutenant entrent dans cet ordre, sont servis dans cet ordre, et repartent dans l'ordre inverse. Flask, le second lieutenant, doit entrer en dernier, être servi en dernier et repartir lorsque Starbuck, le second, se lève. Flask s'en plaint car, de ce fait, il n'a jamais assez à manger et se sent affamé depuis qu'il est officier. Les repas dans la cabine « se déroul[ent] dans un silence [si] impressionnant », que c'est un soulagement « quand un rat [fait] soudain du tapage dans la cale ».

Le repas est un symbole illustrant à quel point Achab est isolé des hommes sous ses ordres, un isolement que lui impose sa position de commandant. Personne ne reste dans cette cabine une minute de plus que nécessaire. « Il n'exist[e] aucune camaraderie dans la cabine. La fonction d'Achab la rend inaccessible ; bien qu'il [soit] compté au nombre des habitants du monde chrétien, il y demeur[e] étranger. Il [vit] sur terre comme le dernier grizzli vécu dans le Missouri colonisé. » Achab lui-même le supporte mal. « On a l'impression de descendre dans sa tombe, se murmurait-il à lui-même, » en descendant l'écouille vers son cercueil. Et souvent, « lorsque les quarts de nuit sont établis », il quitte sa « couchette [solitaire] pour monter inspecter le pont enveloppé de nuit ».

L'évangile de l'Amérique est, avant tout, celui du dévouement au travail. Achab, un homme d'éducation Quaker, l'a respecté. Sur quarante ans de vie, il en a passé trois à terre. Son travail l'a contraint à se marier tardivement, puis l'a séparé

de sa femme et de son fils. Ainsi pouvons-nous comprendre son cri du cœur lorsque, à la fin de sa longue quête de la Baleine blanche, il fait le bilan de sa vie. Il a fait ce que devait faire un homme, et cela s'est changé en cendres et poussière dans sa bouche. « Oh ! Starbuck ! Quelle douceur dans cette brise... quelle douceur dans ce ciel. C'est par un jour tout semblable — presque aussi suave que celui-ci — que j'ai piqué ma première baleine... J'étais un jeune harponneur de dix-huit ans ! Il y a quarante ans... quarante... quarante ans de cela ! Quarante ans de pêche de la baleine sans discontinuer ! Quarante ans de privations, de périls, de tempêtes ! Quarante ans sur la mer impitoyable ! Pendant quarante ans, Achab a déserté la terre paisible pour guerroyer contre les horreurs de l'abîme ! Quarante ans, Starbuck... oui... quarante, sur lesquels je n'en ai pas passé trois à terre... »

Il reconnaît là ce que l'isolement du commandement a fait de lui.

Quand je songe à cette vie que j'ai menée, à la solitude qui a été la mienne, à l'existence recluse d'un capitaine, pareille à une ville fortifiée dont la maçonnerie n'admet que rarement la sympathie de la campagne verdoyante alentour... oh ! la lassitude... le poids de ce fardeau... la servitude du commandement solitaire, digne de l'esclavage africain ! Quand je songe à tout cela, que je ne faisais qu'entrevoir et que je ressens aujourd'hui seulement avec cette acuité particulière... à ces quarante années pendant lesquelles je me suis nourri d'aliments secs et salés — symbole approprié de la nourriture aride de mon âme –, tandis que le plus pauvre des terriens avait chaque jour des fruits frais à portée de main, et rompait le pain frais du monde quand je brisais mes croûtes moisies... séparé par

des océans de cette jeune femme-enfant dont j'ai fait mon épouse passée la cinquantaine, mettant à la voile dès le lendemain pour le cap Horn et ne laissant que l'empreinte de ma tête sur l'oreiller de mes noces... mon épouse?... une épouse? Plutôt la veuve d'un mari toujours en vie! Oui, Starbuck, j'ai rendu veuve cette pauvre fille en l'épousant! Puis... la folie, la fureur, le sang qui bout, le front qui fume quand le vieux chasseur met mille fois la chaloupe à la mer, et rageusement, l'écume aux lèvres, poursuit sa proie... Un homme? Plutôt un démon!... Ah! l'insensé! Oui, Achab, a été un épouvantable vieil insensé pendant quarante ans. Pourquoi ce corps à corps de la chasse? Pourquoi se briser le bras de fatigue à l'aviron, au fer, à la lance? Achab en est-il aujourd'hui plus riche ou meilleur?

Tels mots, à cette place¹, figurent parmi les plus étranges du livre.

«Ah! l'insensé! Oui, Achab, a été un épouvantable vieil insensé pendant quarante ans.» Puis il ajoute : «Je me sens faible à mourir, voûté, bossu, comme si j'étais Adam titubant sous le poids des siècles entassés depuis le temps du paradis.»

L'ouvrier américain moyen d'aujourd'hui ne voit pas le *management* de cette façon. L'industrie a changé, et l'homme qui supporte désormais cette charge est le contremaître. Mais Melville traite ici de l'essentiel et, bien que la forme ait changé, le *type* de base reste le même. Achab sait ce qui est mauvais mais il n'y peut rien. L'habitude, la nécessité, la discipline, tout lui donne le droit de ne rien faire, en tant que capitaine. Il peut rester dans sa cabine pendant des jours — le travail à bord

1. Cette tirade est située dans le livre juste avant les trois derniers chapitres du roman, ceux de la confrontation avec Moby Dick.

se poursuivra. La chasse aux baleines, la conversion du bateau en usine pour tirer le lard, l'incessante activité dans toute sa variété, il n'y participe pas. Sur deux cents pages, nous verrons les hommes au travail et Achab n'apparaît pas, ou, s'il le fait, seuls lui importent les aléas de sa propre vie et sa vengeance monomaniaque.

Arrêtons-nous un instant et, grâce à l'immense savoir accumulé ces vingt dernières années, plaçons Achab en perspective. Il est le *type* social le plus destructeur et dangereux qui soit jamais apparu dans la civilisation occidentale.

Pendant des générations, les gens ont cru que les hommes opposés aux droits de la propriété, à la production du marché, à la domination de l'argent, etc., étaient des socialistes, des communistes, ou des radicaux de toutes sortes, unis par le seul fait de penser la société en termes de réorganisation par les ouvriers, par la grande majorité des opprimés, des exploités, des déshérités. Certains, bien sûr, pensaient que l'expérience, si elle était menée, conduirait inévitablement à la tyrannie. Mais personne n'avait imaginé que les directeurs, surintendants, cadres et gérants éprouveraient autant de répugnance et d'amertume envers la société de la libre entreprise, le marché et la démocratie, ni qu'ils essaieraient de la réorganiser selon leurs vœux tout en risquant de détruire la civilisation dans ce processus. De nombreux écrivains, surtout Allemands, ont montré qu'ils avaient plus ou moins compris ce *type*. Mais aucun chef d'État, ministre des affaires étrangères, député ni membre du parlement n'a, en dépit des préparations à la guerre contre le nazisme hier et contre l'impérialisme soviétique aujourd'hui, montré le moindre signe de compréhension de l'ennemi contre lequel ils se préparent.

C'est l'unique et solitaire grandeur de Melville d'avoir vu et compris dans toute sa mesure ce *type* et ses relations avec tous les autres *types* sociaux. Comment en fut-il capable cent ans auparavant, c'est ce que nous allons montrer, mais il nous faut d'abord comprendre ce qu'est le *type* totalitaire lui-même.

Achab n'est pas un homme ordinaire. Il a l'esprit affûté et une bonne éducation. C'est un homme au physique splendide, de grand courage, et d'un tempérament sincère et passionné. C'est un quaker qui, à ses débuts, haïssait tant l'Église Catholique qu'il avait craché dans le récipient sacré d'une cathédrale. Bref, c'est un homme qui veut vivre en plein accord avec ses convictions. Et cela, précisément, causera sa perte.

Il a, entre-temps, renoncé au quakerisme. Sa religion principale depuis quelques années est la religion de son époque — le progrès matériel. Le symbole en est, dans *Moby Dick*, comme à toute époque, le culte du feu. Melville revient là sur un symbolisme aussi vieux que le monde. Le mot ancien en sanscrit pour « porteur de feu » est *pramantha*. Prométhée est le nom que les Grecs ont donné au dieu qui apporta le feu au monde. Pour avoir offert ce savoir aux hommes, Prométhée fut exclu du paradis, cloué à un rocher et torturé pendant trois cents ans. Mais il refusa de demander grâce. Son histoire est peut-être la plus fameuse de toutes les légendes grecques. Tout réel progrès dans les arts et les sciences entraîne une crise. Et la crise d'Achab est celle d'une civilisation qui se sait en voie d'acquérir une complète maîtrise des arts et des sciences.

Achab, véritable fils de l'Amérique du dix-neuvième siècle, vénère le feu mais il en a été frappé (par un éclair, probablement) et en fut marqué de la tête aux pieds.

Vivant sa vie loin de toute civilisation, chassant des baleines dans les mers les plus lointaines, observant les étoiles la nuit, et développant ses propres idées, il s'était mis progressivement à écarter les opinions de son temps et à penser indépendamment. Il en est à ce stade.

Le feu, lié au pouvoir et à la civilisation du progrès matériel, est une puissante force de création. Mais sa créativité est mécanique. *Mécanique* est un mot dont Achab usera plusieurs fois. C'est cela qui détruit sa vie en tant qu'être humain, et qu'il combattra. Ainsi s'en explique-t-il un soir, alors que les éclairs et le tonnerre d'un effroyable orage éclatent tout autour du navire et que des lueurs magnétiques embrasent les mâts :

Au milieu de l'impersonnel par toi personnifié se tient une personne. Rien qu'un point, mais d'où que je vienne et où que j'aïlle, tant que je vivrai ici-bas, cette personne royale vivra en moi, consciente de ses droits souverains. Mais la guerre est souffrance, et la haine torture. Viens sous la plus humble forme de l'amour, et je m'agenouillerai pour te baiser; mais parais sous ton apparence la plus altière, simple puissance surnaturelle, et bien que tu lances des flottes entières de mondes lourdement chargés, quelque chose au fond de moi demeure indifférent. Ô clair esprit, de ton feu je suis le fils, et ce vrai fils du feu souffle en retour sur toi sa flamme.

Derrière cette puissante force impersonnelle se trouve donc quelque chose de réellement créatif, au sens humain du terme. Achab ne rejette pas le feu, qu'il soit pouvoir ou créativité mécanique. Mais il ne sait pas ce qu'il en est. Il sait qu'il a fait

de lui ce qu'il est. Et s'en réjouit. Mais aussi longtemps que cela impliquera une existence aussi inhumaine que celle qu'il a vécue jusqu'alors, il le défiéra.

Il en est au point désormais où il appréhende le problème philosophiquement, comme un problème de civilisation mondiale. Comment concilier les avantages indubitables de la civilisation industrielle et ce que cette même civilisation a fait de lui en tant qu'être humain. Achab formulait là une question que ses compatriotes commenceront à poser seulement quelques années plus tard. Mais son malheur et son défi cachaient un vice fatal. Pas une seule fois l'idée ne lui traverse l'esprit de s'interroger sur la nature de ses relations avec les personnes sous ses ordres. Il accepte telles relations. *Sa* personnalité souffre. *Il* défiéra son bourreau. *Il* trouvera une solution. Individualiste formé à l'école de l'individualisme, il le restera jusqu'à la fin.

Jusque-là, des dizaines de millions d'Américains peuvent comprendre Achab. Ils ont travaillé sous les ordres d'hommes comme lui. Un plus petit nombre, significatif, d'hommes a même vécu son expérience. Le moteur Diesel et maintenant l'énergie atomique confrontent l'immense majorité des hommes au même problème que lui : l'évidente et effrayante puissance mécanique d'une civilisation industrielle qui avance désormais à grands pas et apporte dans le même temps la mécanisation et la destruction de la personnalité humaine.

Les hommes qui pensent ainsi, les classes d'une nation qui forment de telles pensées, se sont fermement préparés à une action désespérée. Si, dorénavant, une violente catastrophe s'abat sur eux, les ruine et les convainc que leur vie est

intolérable, si les graves doutes qui les tourmentaient auparavant se justifient, alors ils n'hésiteront à écarter aucune des contraintes traditionnelles de la civilisation. Ils chercheront un nouveau modèle de société et un programme d'action et, sur la base de ce modèle et de ce programme, ils agiront. C'est ce qu'a vécu Achab lorsqu'une baleine lui a arraché la jambe. Et cette baleine est Moby Dick.

Afin de bien appréhender l'effet d'une telle catastrophe, nous devons comprendre non seulement l'histoire d'Achab mais aussi celle de Moby Dick. Moby Dick est une baleine extraordinairement grande et puissante. Ce qui frappe à son propos est qu'elle ne fuit pas les baleiniers, au contraire, elle les chasse et les combat. Elle se bat avec tant de férocité et de fourberie qu'elle en est devenue une terreur des mers. À la longue, la fourberie de ses attaques apparaît aux yeux des marins superstitieux comme étant le résultat de quelque impénétrable et malveillante intelligence. Tout cela fait de la Baleine blanche une baleine exceptionnelle, mais en aucun cas unique. De telles baleines sont connues dans le monde de l'industrie baleinière, certaines même ont un nom. Et d'audacieux capitaines sont partis en mer dans le seul but de traquer ces monstres en délaissant leur pêche. C'est pourquoi la poursuite de Moby Dick par Achab, même un peu étrange, ne surprend personne. Cela est arrivé déjà et arrivera encore.

Mais Achab est l'homme que nous connaissons. La perte de sa jambe fut pour lui la preuve définitive d'un monde absolument déraisonnable. Et lors des longues heures de souffrance et de douleur qui ont suivi, les doutes, problèmes et frustrations d'Achab quant à ce monde dans lequel il vit, ont mûri.

En Moby Dick, décide-t-il, se trouve la solution à ses problèmes. S'il tue Moby Dick, il mettra fin à ses tourments.

La Baleine blanche qui fendait les eaux devant elle était comme l'incarnation monomaniaque de ces forces maléfiques que certains êtres profonds sentent les dévorer, les laissant survivre avec la moitié d'un cœur et d'un poumon. [...] Tout ce qui affole et torture le plus exquisément, tout ce qui remue la lie des choses, la vérité mêlée de malice, ce qui vous brise les nerfs et vous encroûte le cerveau, toutes les démoniaques machinations de la vie et de la pensée — le mal sous toutes ses formes, pour cet insensé [d'Achab], s'incarnait de manière visible en Moby Dick et pouvait donc être concrètement attaqué. Il avait amassé sur la bosse blanche de la baleine la somme totale de rage et de haine éprouvées par l'espèce humaine tout entière depuis Adam et, comme si sa poitrine eût été un mortier, il en faisait désormais la cible de cet obus qu'était devenu son cœur brûlant.

Fou, il l'est sans aucun doute désormais, mais ce qui était folie dans un livre cent ans plus tôt, est aujourd'hui la folie même de l'époque dans laquelle nous vivons. Elle a coûté à notre civilisation contemporaine beaucoup de sang et d'incalculables richesses. Nous devons la vaincre ou elle nous détruira. Avant d'aller plus loin avec Achab, portons un regard sur nous-mêmes.

En 1933, le régime d'Hitler surgissait du sein même de la civilisation occidentale, comme maître de l'Allemagne. À ce jour, les gens résistent en acceptant l'essentiel des faits à propos des nazis. Les nazis disaient que la civilisation mondiale se désintégrait et qu'ils avaient une solution — la création d'une race supérieure. C'était leur programme. Il impliquait non seulement l'antisémitisme,

mais aussi la destruction de dizaines de millions de Polonais, de Slaves et d'autres races qu'ils jugeaient inférieures. Ils disaient que c'était la solution aux problèmes de l'Europe. Ils mèneraient ce programme à terme ou, s'ils échouaient, mettraient l'Europe en ruines. Et tout ce qu'ils ont fait, jusqu'à l'ultime tentative de détruire l'Allemagne, était subordonné à ce programme. Aujourd'hui, les gens parlent encore d'impérialisme nazi, de dictature, de soif de pouvoir, d'espace vital, etc. Ils ne peuvent croire que ce n'étaient là que de simples outils pour la réalisation de ce projet. Hier, ils n'ont donc pu faire face à Hitler avec l'esprit clair et une bonne conscience (comme ils ne peuvent aujourd'hui faire face à Staline), car cette folie est née dans les profondeurs de la civilisation occidentale et s'en nourrit.

L'organisation politique de l'Europe moderne est basée sur la création et la consolidation d'États nationaux. L'État national, tout État national, avait et a toujours une idéologie raciale. Cette idéologie proclame que la race nationale, la souche nationale ou le sang national sont supérieurs à toute autre race nationale, souche nationale ou sang national. Cette idéologie fut parfois ouvertement déclarée, plus souvent dissimulée, mais elle était là et est toujours là, et elle est même devenue plus forte ces vingt dernières années à travers le monde. Qui en doute n'a qu'à lire la loi McCarran² de 1952, qui est imprégnée de cette idéologie de supériorité raciale.

2. La loi de McCarran-Walter, appelée aussi loi sur l'immigration et la nationalité, est une loi de 1952 qui posa de lourdes restrictions à l'entrée des immigrants aux États-Unis ; des quotas étant institués selon le pays d'arrivée. D'autre part, la loi a servi à exclure de nombreux individus pour des raisons idéologiques, tels que, à l'instar de C.L.R. James, Julio Cortázar, Mahmoud Darwish, Dario Fo, Gabriel García Márquez, Pablo Neruda, Graham Greene, Doris Lessing, Michel Foucault, Kobo Abe, Carlos Fuentes et d'autres...

L'Europe de l'ouest en 1914-1918 s'est elle-même donnée les coups dont elle ne se relèverait jamais. Blessé et frappé plus que les autres, l'État national d'Allemagne chercha un modèle de société et un programme. Parmi les ruines, on peut en voir aujourd'hui les fondations, cette théorie de supériorité de la race nationale. Les nazis s'en étaient saisis et, écartant toute semi-vérité, avaient décidé de la porter à sa conclusion logique. L'État national *était* le dieu unique, sans plus d'hypocrisie ni de feinte. La race nationale *était* la race supérieure. Par cela, ils résoudraient tout ou ruineraient définitivement l'Europe, et c'est ce qu'ils ont fait. Ils n'ont rien résolu, mais ont laissé derrière eux une Europe irrémédiablement détruite.

Voici donc comment les masses d'hommes se comportent tôt ou tard, et c'est ce que montre Melville dès 1851. En tant qu'artiste, il voyait cela en termes de personnalités et de relations humaines, et par conséquent pouvait seulement le présenter de cette façon. La maison dans laquelle Achab a grandi, la civilisation américaine du dix-neuvième siècle, cette maison-là tombait en ruines sous ses yeux. Cherchant alors désespérément quelque dessein ou programme, il l'a trouvé en ce qui a toujours été implicite dans l'industrie baleinière et qu'il expose désormais au grand jour : la poursuite des baleines, dans son cas symbolisé par une seule baleine, indépendamment de toutes considérations de civilisation, d'humanité, de religion ou de quoi que ce soit.

Tout est dans la relation intime, proche et logique, de la folie avec ce que le monde a jusqu'ici accepté comme étant sain et raisonnable, les valeurs par lesquelles tous les hommes bons ont vécu. En même temps qu'il écrit *Moby Dick*, Melville

publie un article³ dans lequel, traitant du Roi Lear, un autre personnage littéraire fameux devenu fou lui aussi, il déclare : « Tourmenté jusqu'au désespoir, Lear, le roi frénétique, arrache le masque et énonce la sage folie de la vérité vitale. »

Hitler à peine éliminé, Staline menaçait d'écraser non seulement l'Europe mais le monde entier. Le *type* est le même. Si la base politique de l'État national est la supériorité raciale de la souche nationale, sa base strictement économique en est le développement des ressources de la Nation. Dès 1928, dans une Russie épuisée et désespérée par la révolution, ne voyant dans le monde alentour aucune lueur d'espoir, se levait le même *type* social que chez les Nazis — administrateurs, cadres, gestionnaires, leaders ouvriers, intellectuels. Leur but premier n'était pas la révolution mondiale. Ils souhaitaient construire des usines et des centrales électriques plus grandes que toutes celles qui avaient été construites. Leur but était de raccorder des fleuves, déplacer des montagnes, semer depuis les airs ; et pour atteindre ce but, ils dilapidaient des ressources humaines et matérielles sur une échelle sans précédent. Leur intention première n'était pas la guerre. Ce n'était pas la dictature. C'était le Plan. En quête de ce qu'ils nomment la planification de l'économie, ils ont dépeuplé la Russie de ses dizaines de millions d'ouvriers, de paysans et de fonctionnaires, à tel point que la peste a semblé balayer périodiquement le pays. En quête de leur plan, ils ont enfermé, des millions d'hommes dans des camps de concentration, et comptent les y garder.

3. Il s'agit de l'essai *Hawthorne et ses « Mousses »*.

Leur dessein est celui de planifier. Et ils mèneront leur plan à terme ou, comme les nazis, se laisseront eux-mêmes enfouir sous les ruines de l'Europe. Mais cela encore, en soi, n'aurait pas déclenché de crise internationale. Ce qui la déclenche, c'est le fait que dans toutes sortes de pays, du plus développé au plus arriéré, se sont levées des dizaines de milliers d'hommes instruits, administrateurs, gestionnaires, intellectuels, leaders ouvriers, leaders nationalistes, prêts à faire dans leur pays exactement ce que les communistes font en Russie et qui voient la Russie comme leur patrie. Le problème est là. Et il n'est débat plus futile que celui qui oppose Démocrates et Républicains se rejetant la responsabilité politique de la Chine devenue communiste. Personne n'aurait rien pu faire pour empêcher cela. La folie se déploie irrésistiblement.

Simplement, tout comme la théorie de la race supérieure et le développement de l'économie nationale sont deux aspects inséparables de l'État national, ainsi le nazisme et le communisme sont d'inséparables aspects de la dégénérescence de l'Europe. Bien qu'ils soient d'origine différente, les communistes russes appliquent aujourd'hui dans leurs états satellites d'Europe l'idéologie nazie de race supérieure sous un fin déguisement. Si Hitler avait vaincu et survécu, il aurait fini par adopter une forme du plan communiste.

Nous pouvons maintenant voir Achab, incarnation du type totalitaire, dans toute son envergure. Son dessein clairement sous les yeux, seules deux choses le concernent désormais : 1/ la science, ou la gestion des choses ; et 2/ la politique, ou la gestion des hommes.

Dans un magnifique chapitre intitulé « La Carte », Melville nous montre Achab, l'homme résolu, au travail. Il a sous son seul commandement un baleinier qui se trouve être technologiquement un des plus développés de l'époque. Il a catalogué dans son esprit tout le savoir scientifique de la navigation accumulé à travers les siècles.

C'est pourquoi il est une menace si sérieuse. Son dessein peut bien être fou, les armes qu'il utilise pour l'atteindre sont parmi les réalisations les plus avancées du monde civilisé, et tel dessein donne à sa grande intelligence une maîtrise sur eux et une puissance jamais obtenues auparavant. La nuit, il s'assied seul devant ses cartes. Il connaît « la direction des courants et des marées », « les déplacements de la nourriture du cachalot ». Il a de vieux livres de bord qui lui disent où Moby Dick a été vu par de précédents voyageurs. Alors, de son crayon, il trace des lignes sur ses cartes. Et pendant qu'il écrit sur le papier, de même apparaissent des lignes de souci et de concentration sur son front.

C'est trop pour un seul homme ou un seul corps d'hommes. Parfois, tard dans la nuit, la folie d'Achab semble le terrasser. Il se lève et se rue hors de sa cabine. Mais ce n'est pas une folie que pourrait guérir un médecin. Ce qui se rue alors, selon Melville, c'est son humanité ordinaire fuyant le monstre qui l'a dominée. Achab est ainsi « une chose vide, un être informe, somnambule, un rai de lumière vive, certes, mais qui n'[a] nul objet à colorer, et donc un néant. » Sans plus d'humanité, seules resteraient l'intelligence abstraite, la science abstraite, la technologie abstraite, vives mais vides, au service non plus d'un dessein humain mais simplement d'un même dessein abstrait.

Achab doit gérer les choses, et il doit gérer les hommes. « Pour parvenir à ses fins, Achab [a] besoin d'outils ; et de tous les outils dont on use dans notre monde sublunaire, les plus sujets au dérèglement sont les hommes. »

Melville poursuit son analyse d'Achab avec la méthode établie au début. Il est par nature une personnalité dictatoriale. Mais cela ne fait pas de lui un dictateur. C'est le fait qu'il ait été aux commandes si longtemps, qu'il ait appris les usages du commandement en mer, qui le pousse à créer une dictature. Donnez-lui maintenant un dessein, et ses éminentes compétences, et vous avez la base de ce que Melville appelle la « formidable concentration » du pouvoir.

Telle analyse a pu être écrite hier, mais le problème d'Achab est incroyablement contemporain. Il est clairement dit que, à partir du moment où Achab a déclaré un objectif de voyage différent de celui pour lequel ils ont signé, les hommes ont légalement le droit de se révolter et prendre eux-mêmes possession du navire. Mais plus importante encore est sa propre conception des hommes, et cela, comme tout ce qui le concerne, est le résultat de plusieurs années de commandement. L'équipage n'est pas composé d'êtres humains mais de choses, comme il dit, des « hommes manufacturés »⁴. Selon lui, leur « condition permanente [...] est la sordidité ». Temporairement, il les arrache à eux-mêmes, en campagne pour l'accomplissement de son dessein. Même alors, il les soudoie d'un doublon (destiné à l'homme qui verra le premier la Baleine blanche), de grog

4. Notre traduction pour « manufactured man », dans la phrase suivante de Melville : « The permanent constitutional condition of the manufactured man, thought Ahab, is sordidness. »

et de rituel. Mais il sent ensuite qu'il doit encore dissimuler son dessein. Et il se replie à nouveau sur la mission du *Pequod* comme étant strictement commerciale. Nous verrons plus tard les autres méthodes utilisées pour dominer. Pour l'instant, il se concentre sur leur sordidité, leur incapacité à répondre à autre chose qu'aux plus basses motivations. Son grand dessein est en réalité pour lui seul, non pour eux. De même, si nous lisons avec attention la propagande d'Hitler et de Staline, nous verrons un dessein façonné pour s'adapter aux hommes manufacturés. La race supérieure et l'économie planifiée y deviennent affaire d'espace vital, de défense contre des ennemis belliqueux, de sang pur, de sexe, de niveau de vie sur le plan de l'estomac. Là encore, tous deux ont seulement fait remonter à la surface ce qui, pendant des siècles, a été l'attitude d'individus instruits envers les masses avec lesquelles ils vivaient.

Voilà qui est Achab — jusque-là. Évidemment, personne comme lui n'a jamais existé. Il est, comme Hamlet, Don Quichotte ou le Satan du *Paradis perdu* de Milton, une création de l'esprit de son auteur, basée sur des observations de la vie ; mais l'histoire a montré qu'un tel personnage nous est plus réel que quiconque parmi nos connaissances. Nul doute que, les Européens ou les Asiatiques d'aujourd'hui, qui auront lu *Moby Dick*, le reconnaîtront et ne l'oublieront plus. Nous montrerons plus tard *comment* il fut possible pour un écrivain américain de faire, dès 1851, le portrait du *type* totalitaire.

La question qui se pose alors d'elle-même au lecteur aujourd'hui est la suivante : si Melville a clairement vu les cadres, les directeurs, les administrateurs, les leaders populaires, dans

leur évolution vers le *type* totalitaire, comment, en 1851, a-t-il vu le peuple ordinaire que ces monstres jettent aux chaînes, exploitent, corrompent et ruinent définitivement ? La réponse est double.

Melville est d'abord aussi clair que le jour sur cette question, beaucoup plus clair qu'il ne l'est sur Achab.

Mais il sent par la suite que là précisément se trouve son problème. Il doutait beaucoup d'être compris. Et ne s'est certainement épargné aucun effort pour se rendre clair dès le début.

Avant même qu'il ne commence à nous dire ce que le capitaine Achab représente, il décrit les officiers et l'équipage du *Pequod* en deux chapitres, portant le même titre, « Chevaliers et écuyers. »

Le premier chapitre commence par Starbuck. Comme Achab, il vient de la Nouvelle-Angleterre. C'est un homme de principes, de hautes qualités morales, brave et compétent. Mais dans le même temps, Melville montre comment cet homme moralement lâche est certain d'échouer face à la force de caractère d'Achab et à son puissant dessein. Melville s'attriste de la perte de dignité d'un être humain, ce qui sera le destin de Starbuck. Puis, brusquement, il se lance dans un panégyrique totalement inattendu du travailleur « qui manie la pioche et enfonce le clou. » Il semble un instant avoir oublié Starbuck et se hâte de décrire le rôle que l'ouvrier, c'est-à-dire l'équipage, jouera dans son livre.

Dès lors, si je pare les plus misérables marins, les renégats et autres [parias], des plus hautes vertus, fussent-elles d'un sombre éclat ; si je les revêts de grâces tragiques ; si le plus triste d'entre eux, qui pourrait bien être le plus vil, s'élève parfois jusqu'aux plus sublimes hauteurs ; si je fais tomber sur le bras de cet ouvrier un rayon de

lumière céleste, et déploie un arc-en-ciel dans le crépuscule de son désastre — alors soutiens-moi dans mon entreprise contre la critique des hommes, Esprit de l'Égalité, Toi le juste, qui as étendu un royal manteau d'humanité, un seul, sur tous mes semblables!

Il prend John Bunyan, auteur du *Voyage du pèlerin*, et Cervantès, auteur de *Don Quichotte*, comme exemples d'hommes ordinaires qui ont été choisis pour leur grandeur par le Dieu de la Démocratie et de l'Égalité. Puis, il place Andrew Jackson⁵ au sommet. « Toi qui as ramassé Andrew Jackson au bord d'un chemin pour le jeter sur un cheval de guerre et l'élever, dans un fracas de tonnerre, sur un trône plus haut que tous les trônes ; Toi qui, au cours de Tes puissants passages sur terre, choisis invariablement l'élite de Tes champions parmi la plèbe royale — ô Dieu, soutiens-moi dans mon entreprise! »

Le lecteur ne peut s'empêcher de trouver ce passage maladroit. Melville a clairement l'intention de faire des hommes de l'équipage les véritables héros de son livre, mais il craint la critique. Le chapitre suivant, lequel, assez curieusement, porte le même titre que celui que nous venons d'examiner, nous éclairera davantage.

Melville délaisse les misérables marins, renégats et autres parias, et retourne vers les officiers. Il décrit maintenant Stubb, le premier lieutenant. C'est un homme qui rit de tout. Puis vient Flask, le second lieutenant, qui n'a d'ailleurs aucun caractère. Mais, comme Starbuck, ce sont des hommes de

5. Andrew Jackson (1767-1845) : héros national qui gagna la bataille de la Nouvelle-Orléans contre les Anglais en 1815, puis qui devint le septième Président des États-Unis en 1829. Il dirigea alors le pays de façon autocratique.

la Nouvelle-Angleterre et des hommes de grand courage, de grande compétence et de grande sobriété.

Puis, nous sont présentés (de façon systématique) les trois harponneurs. Il y a d'abord un cannibale des mers du Sud, Quiqueg de son nom ; le second, Tashtego, un Indien de Gay-Head dans le Massachusetts ; et le troisième est Daggou, un nègre gigantesque des côtes africaines. Ce sont tous des hommes au physique magnifique, à l'éblouissante habileté et à la saisissante personnalité. Il est vrai que les harponneurs d'origine sauvage n'étaient pas inconnus dans la pêche à la baleine à cette époque, mais il est certainement peu commun de compter trois harponneurs sauvages sur un même bateau, chacun d'eux représentant une race primitive.

L'équipage est la preuve définitive que Melville compose un échantillon strictement logique. Ils forment une bande de loqueteux recueillis par hasard aux quatre coins de la terre. Il nous dit qu'en 1851, alors que les officiers blancs américains fournissent les cerveaux, moins d'un sur deux parmi les milliers d'hommes dans la pêcherie, l'armée, la marine et les forces d'ingénierie employées à la construction des canaux et des routes américaines, sont des Américains. Ils viennent du monde entier, d'îles comme les Açores ou les Shetland. Presque tous les hommes du navire d'Achab sont des insulaires, et de fait, presque toutes les nations du globe y sont représentées. Melville les appelle des *Isolés*⁶,

6. « Isolés » traduit « Isolatoes » qui, en anglais, fait aussi référence à l'insularité, en écho au passage célèbre du poète John Donne : « No man is an island » (« Nul homme n'est une île ») Selon les notes de l'édition de la Pléiade, la traduction de *Isolatoos* par *Isolés* est empruntée à Victor Hugo, qui utilise ce mot dans *Les Travailleurs de la mer*.

refusant toute appartenance au continent de la communauté humaine, chaque *Isolé* vivant à l'écart des autres, sur son propre continent.

*Mais à présent, fédérés par le bois d'une quille unique, quel ensemble formaient ces Isolés ! Une délégation digne de celle d'Anacharsis Cloots⁷, venue de toutes les îles de la mer et de tous les confins de la terre présenter aux côtés du vieil Achab, à bord du *Pequod*, les doléances du monde devant ce tribunal d'où bien peu reviennent.*

Puis, conclusion étonnante d'un étonnant chapitre, Melville nous signifie par ce rapide exposé que celui qui est au plus bas de l'échelle s'élèvera de lui-même jusqu'au plus haut rang. Au plus bas de l'équipage à bord se trouve Pip, un petit nègre de l'Alabama, le dernier des derniers dans l'Amérique de 1851. C'est Pip qui, à la fin, sera salué comme le plus grand héros de tous.

Jusqu'à aujourd'hui, les gens ont lu ces chapitres sans les comprendre. Mais dès lors qu'ils seront lus et acceptés, alors très vite le livre lui-même sera considéré pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour la plus grande œuvre jamais conçue qui peigne le monde moderne, notre monde, tel qu'il est, et ce qui l'attend. Le voyage du *Pequod* est le voyage de la civilisation moderne à la recherche de sa destinée.

7. Jean-Baptiste Cloots dit Anacharsis, baron de Cloots (1755-1794) : enthousiasmé par les idées de la Révolution française, le baron de Cloots, d'origine prussienne, se présenta devant l'Assemblée constituante le 19 juin 1790 à la tête d'une délégation formée d'hommes de toutes nationalités qu'il avait rassemblés dans les rues de Paris. Accusé par Robespierre d'être un espion étranger, Cloots fut arrêté, condamné à mort et guillotiné.